





Bruno PACCHIELE

# **ITINERAIRES**

**Recueil de Nouvelles**

ISBN : 979-10-424-2675-0

© Bruno Pacchiele

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## **SOMMAIRE**

Foin des Romans	7
Couleur Tournesol	27
Claire et Jérémy	63
L'Ultime Cadeau	81
La Séance	109
Le Dernier Voyage de l'Ankou	123
Sous les Pavés, l'Amour	135
La Maison qui Appelle ses Enfants	147
Une Part d'Ombre	181



## FOIN DES ROMANS

~ 1 ~

Je n'ai jamais bien su, si mon grand-père se levait au chant du coq ou si le coq était réveillé par la quinte de toux matutinale de mon grand-père, tant l'un et l'autre claironnaient de concert chaque aube nouvelle. D'ailleurs, probablement à cause qu'il lui contestait la légitimité de cette fonction, mon grand-père prétendait ne pas se lever au chant du coq mais, selon le temps ou la saison, dès potron-minet ou dès potron-jacquet, ce qui, me confia-t-il un jour, signifie *"dès qu'on voit le cul du chat... ou de l'écureuil"*. *"Tout de même, ça a une autre allure !"* ajouta-t-il en humectant d'un généreux coup de langue, la gomme de sa feuille de Job.

Cette quinte de toux réveillait du même coup les deux vaches, la Rougette et la Banou, qui marquaient par un long meuglement leur impatience d'être traites. Mais, jamais ce bruyant remue-ménage ne parvint à précéder le lever de ma grand-mère : l'odeur du café au lait emplissait invariablement la ferme au moment précis où grand-père faisait grincer le parquet de sa chambre.

Mon grand-père aimait les mots. Il m'apprit à ne jamais me satisfaire du premier qui venait sur la langue ou sous la plume.

- Les synonymes véritables n'existent pas, prétendait-il. Chaque mot a son sens et sa fonction propres. Mais, si d'aventure, après en avoir considéré plusieurs, tu n'as décelé entre eux que d'infimes nuances, choisis celui qui s'accordera le mieux dans le décor de ta phrase, qui te semblera le plus mélodieux, ou qui aura la plus séduisante couleur. Ma toux matutinale serait de beaucoup moins remarquable si elle n'était que matinale. Elle chanterait moins joliment. Bref, elle serait ordinaire. Notre condition de paysans ne doit pas être prétexte à négliger le bon français.

Matutinales ou matinales, les expectorations de mon grand-père inquiétaient tant son épouse qu'elle osait quelquefois lui reprocher les deux paquets de gris qu'il fumait par semaine. A quoi je l'entendis répondre un jour :

- Je m'en fiche, je ne mourrai pas jeune !

Il avait raison à deux titres : il venait de passer les quatre-vingts ans et il vécut centenaire. Son secret, affirmait-il, résidait en un lavage de sinus quotidien, d'une eau glacée qu'il allait pomper au puits, et qu'il inspirait à pleins naseaux, les mains ouvertes en coupe sous le filet coulant de la couade, au-dessus de l'évier. Après ces ablutions, elles aussi matutinales, il ne toussait plus jusqu'au lendemain.



A cause de Monsieur Jules Ferry, mon grand-père n'alla à l'école que jusqu'à onze ans. Mais, grâce à Ferdinand Buisson, il découvrit la beauté de la langue française.

En 1892, le père de l'école publique avait fait voter la loi qui rendait l'instruction obligatoire de 6 à 13 ans. Elle instituait un certificat d'études primaires élémentaires *"décerné après un examen public auquel pourront se présenter les enfants, dès l'âge de onze ans. Ceux qui, à partir de cet âge, auront obtenu le certificat d'études primaires, seront dispensés du temps de scolarité obligatoire qui leur restait à passer"*.

L'occasion était trop bonne. La ferme ayant besoin de bras, mon grand-père fut sommé de mobiliser sa mémoire prodigieuse pour réduire au minimum le temps à perdre sur les bancs de l'école publique. Scolarisé dans sa huitième année, il passa avec succès l'examen solennel en 1895, à l'âge très précis de 11 ans et un jour, et fut reçu premier du canton.

L'écho d'un tel exploit dut parvenir jusqu'aux oreilles parisiennes de monsieur Raymond Poincaré, alors ministre de l'Instruction Publique, des beaux-arts et des cultes. Honorer le plus jeune impétrant de France valait bien le déplacement de la République, du moins, d'un de ses fidèles serviteurs.

C'est Ferdinand Buisson, directeur de l'Enseignement Primaire, descendu de la capitale pour la circonstance, qui s'y colla.

Soixante-quinze ans plus tard, j'eus à m'intéresser à ce brillant pédagogue, inventeur du substantif de "laïcité", après avoir découvert dans une brocante, son "*Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*". Je rapportai à mon grand-père que le personnage fut président de l'Association Nationale des Libres Penseurs, cofondateur et président de la Ligue Française des Droits de l'Homme, et qu'il reçut en 1927, le prix Nobel de la Paix.

Du fond de sa campagne, il avait ignoré ces événements, mais ne s'en émut nullement :

- Ça ne m'étonne pas, il avait l'air d'un brave homme ! Commenta-t-il en rallumant son mégot à la flamme d'une allumette.

La cérémonie eut lieu en grandes pompes dans la cour de la sous-préfecture, fanfare en ouverture et en final, devant un alignement solennel de hauts-de-forme d'un côté, l'école au grand complet au garde-à-vous de l'autre et, à l'écart de tout ce monde, mes arrière-grands-parents, humbles paysans dans leurs petits sabots, que le faste du décorum et l'émotion laissèrent muets... Jusqu'au moment où monsieur le directeur de l'Enseignement Primaire leur proposa, au nom du ministère, une bourse qui permettrait au jeune prodige

d'entreprendre de brillantes études aux frais de la République.

Et puis quoi encore ! Quand les moissons attendent d'être rentrées ! Fin de non-recevoir. Rompez les rangs ! Le soir même, le gamin raccrochait sa blouse d'écolier pour endosser le harnais d'une longue carrière de paysan... Et d'autodidacte.

Car, Ferdinand Buisson n'était pas venu les mains vides. Tout au long des deux lieues du trajet de retour, le dos voûté sous les douze kilogrammes du "*Dictionnaire de la langue française*", œuvre magistrale en cinq volumes de Monsieur Emile Littré (cadeau de la France reconnaissante à son fils méritant) l'ex-écolier eut le temps d'apprécier le poids du savoir qui lui restait à engranger.

Dès le lendemain, il s'attelait à la tâche. Ses parents ne voyant pas d'un bon œil qu'il abîmât les siens à la chandelle, sur des caractères d'imprimerie cabalistiques, mais respectueux toutefois, de cet extravagant désir d'instruction, convinrent avec lui qu'il serait libre de consacrer à la lecture deux heures précises et pas davantage, par soirée, à la double condition qu'il fût au cul des vaches dès l'aube, et qu'il finançât l'achat des bougies sur son propre pécule.

Outre les journées qu'il devait à la ferme familiale pour gagner le gîte et le couvert, le jeune garçon loua donc ses

services comme cantonnier. C'était le prix à payer pour acheter sa liberté d'apprendre.

~ 3 ~

Je passais à la campagne toutes les vacances scolaires. Après dîner, le cérémonial était toujours le même. Aussitôt la table débarrassée de sa toile cirée, grand-père y disposait religieusement les cinq tomes du Littré, une pile de cahiers d'écolier, un porte-plume, un buvard et l'encrier. Grand-mère s'asseyait à l'écart, au coin du fourneau, pour faire sa couture, ou lire le "*Sud-Ouest*".

Quant à moi, je m'installais en face de mon grand-père, pour trier et nettoyer les fossiles marins que je récoltais sur les terres caillouteuses du Bas-Doumen, ou observer dans des bocaux mon élevage de chenilles. J'hésitais alors à exercer plus tard, le métier de paléontologue ou d'entomologiste.

Comme je collectionnais les fossiles, mon grand-père collectionnait les mots. La douzaine de cahiers qu'il avait déjà remplis au fil des années, de son écriture tout en pleins et déliés (entrées calligraphiées en demi-onciale gothique, définitions en cursive coulée) contenait un florilège des jolis mots qu'il découvrait. Non qu'il dût les transcrire pour s'en souvenir (il mémorisait définitivement tout ce qu'il lisait), mais il lui semblait indispensable de laisser à la postérité trace de ses connaissances : son anthologie à lui de la langue française.

Se saisissant d'un des volumes, il l'ouvrait au hasard et se mettait au travail. Un mot l'orientait sur un autre qui le dirigeait vers un troisième qui l'emportait toujours plus loin sur les chemins de la connaissance.

Plusieurs fois dans la soirée, il prenait tel ou tel cahier, dévissait le bouchon de l'encrier Waterman à facettes qu'il penchait si le niveau d'encre l'exigeait, trempait la plume et recopiait :

**Coquefredouille** : *un pauvre hère, un homme sans esprit.*

**Chattemite** : *Personne affectant des manières humbles et flatteuses.*

**Tu-tu-ban-ban** : *la musique des monteurs d'ours.*

**Barbantane** : *grosse barrique contenant 563 litres.*

**Fonçailles** : *Pièces dont on fait le fond des tonneaux. Il se dit en opposition à longailles.*

**Barbajan** : *un des noms du chat-huant.*

**Atramentaire** : *qui a l'aspect et la saveur de l'encre.*

Régulièrement, il me prenait à partie :

- Tu savais que la Banou était atripède ?
- Non pépé ! C'est grave ?

Il souriait avec indulgence de mon ignorance :

- Pas du tout ! C'est qu'elle a les pieds noirs. Je serais curieux de connaître l'adjectif pour les pattes blanches de la Rougette. J'opterais pour alpipède.

Il allait vérifier : point d'alpipède.

- Pourtant c'est joli...

Dans un cahier spécial, il consignait ses mots à lui, ceux qui n'existaient pas, mais qui auraient dû. Ce soir-là il écrivit : **Alpipède** : *qui a les pieds blancs. D'albus "blanc" et pes "pied". Construit sur "atripède". Voir ce mot.*

Il arrivait aussi que je ne comprisse pas la question :

- Ne trouves-tu pas que faux est plus seyant dans sa graphie avec un l ?
- ... ???

Heureusement, grand-mère venait à ma rescousse. Une réplique sèche lancée en patois me sortait d'embarras. Grand-père n'insistait pas. Il replongeait dans le dictionnaire de Littré en bougonnant.

Soulagé, je pouvais me concentrer à nouveau sur l'évidage d'un oursin de calcaire, ou continuer d'observer les chenilles de *vanessa urtica* se transformer en chrysalides sous leurs feuilles d'ortie.

Précis comme un sablier, grand-père planchait deux heures et pas davantage. Sur quoi, en fils obéissant il partait se coucher, respectueux de la parole autrefois donnée à ses parents, disparus depuis quelques décennies. Le lendemain matin, il serait debout à l'heure promise pour curer les vaches.

~ 4 ~

Les greniers des vieilles maisons sont des machines à remonter le temps. Mes explorations dans celui de la ferme ancestrale m'avaient déjà permis d'en exhumier quelques reliques : des albums de photographies et une collection de cartes postales, témoins d'époques révolues, des cahiers et livres d'école qui avaient appartenu à mon père, d'antiques outils à mains, et tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites aux fonctions mystérieuses ...

A onze ans, je pensais avoir fait le tour de cette île aux trésors. Il me restait pourtant à y découvrir le Saint-Graal. Dans un coffre dissimulé derrière un vaisselier, sous une pile de vieux habits, dormait toute une collection d'épais in-folios, reliure cartonnée d'un éclatant rouge carmin avec tranchefile et signet, nerfs en saillies sur le dos, titre et tête dorés,

vignette en couleurs collée en page de garde, texte émaillé de lettrines et culs-de-lampe tarabiscotés. Quelques titres m'étaient familiers : Robinson Crusoé, les Trois mousquetaires, certains romans de Jules Verne, fleurons de la Bibliothèque verte. Les découvrir en ouvrages de luxe et version intégrale fut un enchantement. D'autres livres m'étaient parfaitement inconnus. Tout un monde à explorer s'offrait à moi, dans lequel j'allais passer les plus beaux étés de ma vie.

J'avais déjà le goût de la lecture, j'acquis cette année-là la passion des beaux livres. De telles œuvres d'art ne pouvant appartenir qu'à un fin lettré, je m'adressai naturellement à mon grand-père. Curieusement, il se lança dans une diatribe qui me laissa perplexe. Les romans n'étaient pas la vraie vie, mais pures fariboles. Ils ne servaient en rien la connaissance. En conséquence, ils étaient inutiles.

Décontenancé, j'essayai pourtant d'expliquer que les romans nous font voyager, stimulent l'imagination. Que leur lecture est une distraction utile. Rien n'y fit.

- On lit pour s'instruire, point pour se divertir ! Le savoir réside dans les dictionnaires et les encyclopédies. J'ai moi-même entrepris de me consacrer, dans un premier temps, à l'étude de la langue française. Le dictionnaire de Monsieur Littré me suffit en cela. Alors, les romans, très peu pour moi ! Je n'ai pas de temps à perdre en pareilles futilités.